



ESJ Humanities

L'Immortel de Borges ou le refus de l'éternité

Majida Sayegh

Université Libanaise, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
(Section V), Département de Langue et Littérature Françaises, Liban

[Doi:10.19044/esj.2021.v17n6p130](https://doi.org/10.19044/esj.2021.v17n6p130)

Submitted: 27 October 2020
Accepted: 12 February 2021
Published: 28 February 2021

Copyright 2021 Author(s)
Under Creative Commons BY-NC-ND
4.0 OPEN ACCESS

Cite As:

Sayegh M. (2021). *L'Immortel de Borges ou le refus de l'éternité*. European Scientific Journal, ESJ, 17(6), 130. <https://doi.org/10.19044/esj.2021.v17n6p130>

Résumé

La nouvelle « L'Immortel » de Borges, particulièrement à travers l'aventure du tribun romain Marcus Flaminius Rufus, illustre le conflit de l'esprit humain devant l'idée de l'immortalité. Tourmenté par le spectacle de la mort, il rêve de l'annuler. Pourtant, après avoir obtenu l'objet de sa quête en buvant du fleuve de l'éternité, la vue de la Cité surhumaine, inhabitée, labyrinthique et chaotique le choque et le fait changer d'opinion. En fréquentant les Troglodytes, créatures immortelles, ombres déformées et rabaisées des hommes, Marcus constate l'inanité de son ambition. Borges présente l'immortalité comme un état qui prive l'être humain de trois dimensions fondamentales : vitalité, identité et dignité. La première dimension est engendrée par le principe de la sensation en interférence avec la nature. La deuxième est l'identité individuelle basée sur la réflexion, la sensibilité et la mémoire. Enfin, la dignité humaine est fondée sur la conscience rattachée aux trois temps : passé, présent et futur. Effectivement, le héros, atteignant son but, et contre toute attente, rebrousse chemin afin de reconquérir la mortalité comme principe de finitude bienfaisante qui est à l'origine du goût inestimable de la vie. La présente recherche tentera de retracer le cheminement intellectuel de Marcus entre deux gorgées d'eau : l'une brouillée et sale aboutissant à l'immortalité destructrice et l'autre claire et salvatrice qui ramène à la mortalité. Cette dernière semble valoriser le destin de l'homme en conférant au temps son aspect singulier, précieux et non répétitif.

Mots-clés : Cité, labyrinthe, fleuve, mortalité, immortalité, singularité, temps circulaire

Borges's « The Immortal » or the Rejection of Eternity

Majida Sayegh

Lebanese University, Faculty of Letters and Human Sciences (Branch V),
Department of French Language and Literature, Lebanon

Abstract

Borges' short story "The Immortal", particularly through the adventure of the Roman tribune Marcus Flaminius Rufus, illustrates the conflict of the human spirit when facing the idea of immortality. Tormented by the spectacle of death, he dreams of cancelling it. However, after having succeeded in his quest by drinking from the river of eternity, the sight of the superhuman, uninhabited, labyrinthine and chaotic City shocked him and made him change his mind. By frequenting the Troglodytes, immortal creatures, deformed and belittled shadows of men, Marcus realizes the inanity of his ambition. Borges presents immortality as a state that deprives the human being of three fundamental dimensions: vitality, identity and dignity. The first dimension is generated by the principle of sensations in interaction with nature. The second is individual identity based on reflection, sensitivity and memory. Finally, human dignity, based on the inherent consciousness of three periods: past, present and future. Indeed, the hero, reaching his goal, and against all odds, turns back in order to reconquer mortality as a principle of beneficent finitude which is at the origin of the priceless and unique taste of life. This research will attempt to retrace Marcus' intellectual journey between two sips of water: one blurred and foul leading to destructive immortality and the other clear and saving leading to constructive mortality.

Keywords: City, labyrinth, river, mortality, immortality, singularity, circular time

Introduction

Jorge Luis Borges¹, père de la littérature sud-américaine, voulait être «de ceux qui veulent changer l'imaginaire » d'après sa confession dans un entretien (Bell, 1989). Son œuvre fantastique influencé par les mathématiques et la philosophie prouve que « la littérature est virtuellement infinie » selon sa propre expression. Ses nouvelles à titres parfois étranges traitent de la métaphysique en étudiant l'interaction absolue entre le temps et l'espace.

En effet, à l'échelle de notre planète, dans notre vie humaine mesurée dans un temps réel, la différence entre l'avant et l'après a un sens, exactement

¹ Né en 1899 à Buenos Aires et mort à Genève en juin 1986.

comme la notion du haut et du bas. La vie de chaque être humain est circonscrite entre un début et une fin inéluctable. Même l'univers aurait une date de naissance selon la théorie du Big Bang, mais y a-t-il un Big Crunch, une fin à l'univers ? La réponse à cette question lourde de sens est laissée aux physiciens pour les temps à venir. Depuis la théorie de la relativité qui a poussé à « abandonner l'idée d'un temps unique et absolu » (Hawking S., 1989, p.189) la définition du temps devient de plus en plus complexe. Borges « croyait à des séries infinies de temps, à un réseau croissant et vertigineux de temps divergents, convergents et parallèles. Cette trame de temps qui s'approchent, bifurquent, se coupent ou s'ignorent pendant des siècles, embrasse toutes les possibilités »². Effectivement, Borges, sensible au temps multiple, fait des différentes identités culturelles dans les temps et dans les espaces, une unité neutralisée qui ne reflète que la marche humaine dans la vie, rien d'autre. Cependant, cet ensemble unifié possède d'innombrables ramifications internes, et masque ainsi un labyrinthe. En ce sens, le contexte historique et culturel est un élément défini à travers la représentation temporelle, comme le voit Loichot (1996). Le rapport entre le temps et l'espace est quasiment absent et ce qui lui importe, c'est la scène en faveur de l'espace livresque dans lequel les lieux varient et prennent la forme des mouvements cycliques du temps. Ainsi, le déplacement à travers les lieux ou les temps représente une réponse au même processus. Dans ce sens, va Daveti (2001) en affirmant qu'empiler « de l'espace ou du temps revient, de fait, à une seule et même opération ».

Le temps préoccupe Borges en tant que pivot existentiel sur lequel se construit l'histoire de l'individu en interférence féconde avec l'histoire collective de l'humanité basée sur la mémoire. Dans cette perspective, il conçoit l'écriture comme un acte qui interroge l'existence dans sa complexité pour l'approprier et se faire comprendre. À la question « Pourquoi écrivez-vous ? », dans *Le Livre de sable* Borges répond (Orizet, 1999) : « Je n'écris pas pour une petite élite dont je n'ai cure, ni pour cette entité platonique adulée qu'on surnomme la Masse. Je ne crois pas à ces deux abstractions, chères au démagogue. J'écris pour moi, pour mes amis et pour adoucir le cours du temps ».

L'écriture borgésienne dépasse le fait d'écrire et devient un acte qui défie le réel grâce à l'imaginaire et comme l'écrivait Sibony (2008) : « Une parole forte demande à s'inscrire, pour tenter de s'inscrire. Car on écrit pour inscrire et ce n'est pas toute écriture qui inscrit, qui fait trace dans l'être même, pas seulement dans l'imaginaire ». Ainsi, l'écriture borgésienne reflète les images des actions humaines à la fois chaotiques et labyrinthiques qui se répètent parfois à l'infini. Il est bien connu que le texte exubérant et riche de

² Le jardin aux sentiers qui bifurquent, p.107 in Fictions.

Borges invite aux contemplations et pousse le lecteur à aller plus loin du réel afin de le comprendre, comme l'affirme Yankelevich (1998) :

« Chaque page de Borges est un miroir composé d'un nombre $n \rightarrow \infty$ de miroirs plus petits. Si bien que chacun peut, finalement, voir réfléchies sur sa surface des images dont seul le lecteur en est porteur ». En effet, pour Borges, un mot n'est pas seulement une combinaison de lettres mais avant tout « un être, une entité et que probablement il n'y a pas de synonymes, [...] C'est pour ça que je crois que c'est impossible de traduire la poésie » (Bell, 1989).

A travers le choix des thèmes et des personnages de ses récits, Borges fait de l'histoire de l'homme un tout évoqué avec des mots forts et uniques. Un seul mot peut évoquer toute une notion ou une histoire, d'où l'importance de saisir l'intention de l'auteur avant le sens courant du mot. Cette intention guide chaque récit vers une fin qui conjure le temps et la finitude de l'existence.

Le choix de « L'Immortel » comme sujet d'étude a été encouragé par une réponse de Borges expliquant son point de vue envers la vie dans l'au-delà, sa croyance ou non en Dieu (Bell, 1989) :

« Alors si vous me demandez si je crois en la vie dans l'au-delà ou non, si je crois en Dieu ou non, je ne puis que vous répondre que tout est possible. Cela n'est donc pas exclu. De toute façon, je crois qu'il est étrange que je vive à l'intérieur de mon corps, que par mes yeux je puisse vous regarder, qu'une langue humaine et que ma bouche me permet de vous parler ; alors, si ces choses sont possibles, pourquoi pas d'autres tout aussi merveilleuses ne le seraient-elles pas ? Pourquoi ne serais-je pas immortel ? Pourquoi ne serais-je pas un dieu, un être sans fin ? Après tout, tout est possible, de sorte que l'on ne peut rien affirmer ni rien nier ».

Cette préoccupation borgésienne est illustrée dans « L'Immortel », nouvelle liminaire de « L'Aleph » (Borges J. L., 1953), un recueil de dix-sept nouvelles publiées séparément sur un intervalle de presque dix ans, entre 1944 et 1952, dans différents périodiques de Buenos Aires. Dès son titre, cette nouvelle met l'accent sur un thème qui préoccupe les imaginaires collectifs de l'humanité : l'immortalité. Avec Borges, la recherche de l'immortalité se fait une expérience réelle, un parcours de combattant qui va aboutir à une vérité sensible car vécue et non pas rêvée. Des époques et des noms sont adoptés dans des espaces bien déterminés. Le récit de Marcus commence là-bas, en Arsinoé ou Cléopâtre, aujourd'hui Suez, près de la mer Rouge. Le narrateur,

Marcus Flaminius Rufus, tribun d'une légion dans l'armée de César à l'époque de Dioclétien (fin de IIe s. apr. J.-C.), déçu des guerres d'Égypte, avait rencontré un cavalier romain dont « le sang noir coulait de sa poitrine (16) ». Ce cavalier mourant cherchait « le fleuve secret qui purifie les hommes de la mort (16) ». La mort est ressentie ainsi comme une souillure, une punition dont l'homme essaie de s'affranchir. Quelle est la caractéristique de cette eau qui rend l'homme immortel ? Et pourquoi pas un petit ruisseau qu'on peut trouver partout ? C'est le point de départ de cette excursion hors du commun dont le but est de saisir les secrets de la vie et de la mort. Les détails qui jalonnent ce cheminement héroïque entrepris par Marcus sont d'une extrême importance car il est rempli d'évocations historiques et littéraires. Quelle est la fonction de cette profusion de noms et de dates enchevêtrés presque à l'infini ? Et que viennent-ils faire dans une quête aussi mystérieuse ? Seraient-ils les repères qui pourraient éclairer le lecteur dans les labyrinthes des pensées borgésiennes ? Le point de retour de Marcus pose aussi une question fondamentale : quel message voulait transmettre l'auteur en convergeant le point de retour avec celui de départ ? Y a-t-il un lien forcé entre eux ? L'imaginaire et la réalité peuvent-elles informer l'une sur l'autre ? Dans son ouvrage (*Histoire de l'éternité*), l'essai (*Le temps circulaire*), Borges perçoit le temps comme un cercle où chaque point se confond avec lui-même après un tour complet sur un cercle. Il précise que cette concordance entre le point de départ et celui d'arrivée rend l'histoire universelle celle d'un seul être humain, et chaque instant représente toute vie (Borges J.-L., 1936(1971)).

Dans son trajet, le tribun a dû faire face à toutes sortes de périls et il a fréquenté des peuples anciens, comme pour fouiller le passé des hommes en mettant l'accent sur certaines valeurs qui ont laissé des empreintes dans l'histoire de l'humanité. Des vocabulaires bien précis ont été utilisés par l'auteur pour décrire des peuples étranges : les Garamantes informent peut-être sur l'époque du matriarcat, tandis que les Augiles et les Satyres proviennent de la mythologie gréco-romaine. Les Troglodytes, mangeurs de serpents, sont les plus primitifs. Ils se confondent avec leur environnement et affichent un profond état tellurique. Quelle relation existe-t-il entre les caractéristiques de ces Troglodytes et le fleuve d'immortalité ?

Cette recherche vise à étudier l'itinéraire du héros à la recherche de « la Cité des Immortels (15) » en examinant la transformation de l'objet de sa quête au fur et à mesure que sa connaissance s'enrichit de l'expérience elle-même. L'objectif est de cerner l'évolution de la pensée du tribun selon une méthode corrélationnelle qui permet une mesure qualitative des liens existants entre les événements cités par l'écrivain et son objectif final. L'accent sera mis sur les images symboliques évoquées tout au long de la nouvelle. Cet article qui débute par la présente introduction, est divisé en deux sections de recherche : la première étudiera l'impact de la notion de l'immortalité sur l'effacement de

l'identité humaine, tandis que la deuxième sera consacrée à la répercussion de la pensée de la mortalité sur la créativité des hommes. Enfin une conclusion fera la synthèse de l'ensemble.

1. Immortalité : effacement de la personnalité individuelle

Le désir d'une vie perdurable est intrinsèque à la conscience de la vie humaine. L'épopée de Gilgamesh l'a exprimé dans le troisième millénaire avant J.-C en prouvant combien le rêve d'immortalité coûte de sacrifices à un mortel. Les dieux de la mythologie gréco-romaine récompensaient leurs favoris en les rendant, à leur image, immortels. Mais il y avait une autre opinion «À Rome, des philosophes opinèrent qu'allonger la vie des hommes, c'est allonger leur agonie et multiplier le nombre de leurs morts (16-17)». En effet, cette question typiquement humaine occupe les esprits. Toute personne espère vivre longtemps et pourquoi pas éternellement. Mais la réalité de l'immortalité est impossible à atteindre dans ce premier âge, c'est pourquoi les religions accordent une grande importance à ce sujet relatif à l'au-delà. En jetant un regard rapide sur les cultes dans le monde, Borges voit que les « Juifs, Chrétiens et Musulmans confessent l'immortalité (29) » et vénèrent le premier âge, et les autres âges de l'au-delà, en nombre infini, qui sont destinés à récompenser ou à punir selon une approche mécaniste. Pour certaines religions de l'Inde, la vie humaine tourne comme une roue sans commencement ni fin et « chaque vie est la conséquence d'une vie antérieure et elle engendre la suivante, sans qu'aucune ne détermine l'ensemble (30) ». Il s'agit d'un « entraînement séculaire (30) » selon lequel les conduites et les expériences de chaque individu se combinent pour définir sa vie prochaine dans le royaume des immortels pendant un temps infini. Dans ce contexte, tout homme mérite, soit toute bonté, soit toute trahison, tout dépend donc de ses vertus et ses infamies passées ou futures. Pour cette religion, « en temps infini, toute chose arrive à tout homme (30) ».

En effet, malgré l'impossibilité de vivre éternellement sur cette terre, l'homme se comporte comme un être éternel. Ce qui explique son attitude quotidienne, l'aller-retour à son travail, son désir pour le voyage, sa manière de planifier son temps en croyant réaliser à l'avenir telle ou telle chose, comme s'il était le maître de sa vie et de son temps : « Ce qu'il y a de certains c'est que nous remettons au lendemain, tout ce qui peut être remis; nous savons peut-être profondément tous que nous sommes immortels et que, tôt ou tard, tout homme fera tout et saura tout » (Borges J. L., 1942), (pris de Bohler, 2004, p.324). La décision de Marcus lui-même d'aller chercher le fleuve de l'immortalité est l'illustration même de cette idée. Son but était de concrétiser ce désir de vaincre le temps conçu comme étant un monstre à vaincre d'où la nécessité d'avoir un appui comme dans une guerre. La force physique et matérielle est perçue comme un facteur de réussite dans cette quête. L'homme

croit maîtriser tout avec la puissance matérielle. Ainsi, le point de départ du tribun représente typiquement un long cheminement initiatique humain : Flavius, proconsul de Gétulieⁱ aide Marcus en lui accordant « deux cents soldats pour l'entreprise (17) ». Tenant compte de ce voyage plein de dangers, le tribun a recruté aussi « des mercenaires qui disaient connaître les routes » mais qui « furent les premiers à désertir (17) ». En effet, atteindre la fameuse cité n'était pas un objectif aisé : beaucoup de compagnons désertaient, car « la soif, et la crainte de la soif (18) » menaçaient leur vie chaque jour, et la fatigue réduisait leur énergie. Quant aux soldats fidèles, ils se sont perdus plus tard « parmi les tempêtes du sable et la vaste nuit (18) ». Mais le désir d'une vie perdurable donnait la force au tribun pour continuer sa lutte.

De loin, les pyramides et les tours s'élevaient vers le ciel comme un javelot, mais la soif et la rareté de l'eau et de la nourriture dans ce milieu aride et sec l'ont poussé à rêver d'un « labyrinthe net et exigü, avec au centre, une amphore que ses yeux voyaient, mais les détours étaient si compliqués et si déroutants qu'il savait qu'il mourrait avant de l'atteindre (18) ». Durant cette situation dramatique, le tribun a aperçu un « ruisseau ralenti par des éboulis et du sable (19) » et la Cité des Immortels qui resplendissait sur la rive opposée. Il voyait des murs, des arches, des portiques, mais il a été attiré par une « centaine de niches irrégulières, analogues (19) » qui « parsemaient la montagne et la vallée (19) ». Dans cet espace labyrinthique survivaient misérablement les Troglodytes, une race bestiale et aphasique, en mangeant la viande abominable des serpents, en buvant d'un ruisseau aux eaux fangeuses, et en ignorant la douleur et la parole. C'étaient « des hommes à la peau grise, à la barbe négligée, nus (19) » qui subsistaient « dans leur barbarie infantile (20) ». Ces formes humaines dépourvues de toutes les manifestations de la vie réelle sont incapables d'interaction avec leur environnement. C'était comme s'ils attendaient quelque chose en ignorant l'objet de leur attente.

Le tribun, submergé par sa recherche trépidante, devait compter sur lui-même parce que les Troglodytes ne pouvaient l'aider « ni à survivre ni à mourir (20) », ce qui expliquait l'état déplorable de leur vie. La soif l'a poussé à chercher ardemment un puits au milieu du sable. Au prix des efforts acharnés il est arrivé à une eau sombre où il s'est jeté pour étancher sa brûlante soif « comme s'abreuvent les animaux (19) ». Le tribun, balancé entre le rêve et la réalité, nourrissait ses délires en répétant des mots grecs : « Les riches Troyens de Zélieⁱⁱ qui boivent l'eau noire de l'Esèpe (19) », une citation qui revient à Homère (Iliade, Rhapsodie II). Borges fait illusion à l'eau du ruisseau bourbeux « que Rufus assoiffé avale sans savoir qu'elle donne l'immortalité » (Bohler, 2004, p. 329)ⁱⁱⁱ. Avec cette citation, Borges révèle une puissance mnémonique inégalable en faisant association avec le catalogue des Vaisseaux^{iv} de l'Iliade.

Des labyrinthes interminables du rêve poussaient Marcus à trouver d'autres réalités plus angoissantes. En effet, à la tombée du soir, il a décidé de quitter le village barbare accompagné confusément par deux ou trois Troglodytes qui étaient de la même engeance que les autres. Le tribun, perplexe et confus, se perdait dans un labyrinthe composé de galeries sordides, de couloirs symétriques et de chambres circulaires qui se répétaient à l'identique, jusqu'à l'infini. Malgré son angoisse poussée à l'extrême, il débordait d'enthousiasme pour rencontrer les Immortels. Après avoir traversé des galeries répugnantes, il est arrivé « à une vaste chambre circulaire (21) » ayant neuf portes, « huit introduisaient à un labyrinthe (21) » et « la neuvième donnait sur une seconde chambre circulaire, identique à la première (21) ». Dans ce monde suspect, il n'y avait « que des cryptes à neuf portes et de longs souterrains qui se ramifient (22) ». Les voies sans issue ne faisaient qu'augmenter son agacement. Dans ces ténèbres, le tribun vivait dans un monde confus, sans identité, sans particularité, la similitude s'imposait partout de telle sorte qu'une pièce représentait toutes les autres pièces, un couloir ne se distinguait pas des autres couloirs, ce qui mettait la raison en faillite totale et la paralysait. Le tribun, pris par ce monde mystérieux et équivoque, ignorait le temps passé dans son cheminement sous terre, avec une nostalgie qui le poussait à confondre « l'atroce village des barbares et sa ville natale avec ses grappes 22 ». Au fond d'un couloir choisi par hasard, un mur illuminé par une lointaine clarté coupait son passage. Il voyait, au plus haut, « un cercle (pourpre) de ciel si bleu (22) » et des degrés de métal permettant l'escalade d'une muraille. Il montait et il ne s'arrêtait que pour « sangloter sottement de bonheur (22) ». Enfin, il est arrivé à la cité qui se reposait sur un socle de pierre apparue comme une falaise. Ses pieds foulaient « l'ombre noire des murs qui, sur le sable jaune, dessinaient des formes d'idoles (21) ». L'usage du mot "idole" vise peut-être à décrire la situation des Immortels qui étaient devenus des ombres voués à une vie sans volonté. Dans leur cité fantomatique, Marcus distinguait « des chapiteaux et des frises, des frontons triangulaires et des voutes, confuses magnificences de granit et de marbre (22) ».

L'architecture de « l'inextricable palais » annonçait son extrême antiquité, un témoignage ultime « qu'il était antérieur aux hommes, antérieur à la Terre (23) ». Il n'était que « l'œuvre des dieux (23) ». Après l'exploration des chambres inhabitées, il a corrigé son point de vue en disant « les dieux qui l'édifièrent sont morts (23) » et « étaient fous (23) ». Dans cette cité effrayante, chaotique et indéfinissable, le tribun frémit « d'épouvante et de dégoût (23) »

Le labyrinthe et la cité se confondaient : l'effet de son architecture, prodigue en symétries infinies, produisait le même effet avec les répétitions des chambres circulaires et des couloirs identiques. Après avoir eu ce terrible choc en se perdant entre la réalité et l'imaginaire, il a décidé non seulement d'oublier cette cité, mais aussi de l'effacer complètement de sa mémoire. Cette

attitude provenait du grand désarroi provenant de l'architecture de cette cité fantôme squelettique et sans âme.

Un Troglodyte misérable suivait le tribun comme un chien « jusqu'à l'ombre irrégulière des murs (25) ». Il « était couché sur le sable où il traçait stupidement et effaçait une série de signes : ils étaient comme les lettres de rêves (25) ». Ce n'était pas une écriture barbare et « aucune des figures n'était identique à une autre (25) ». Ce Troglodyte voulait exprimer une chose qui surgissait dans son intérieur humain endormi mais il hésitait entre : tracer, regarder, corriger et effacer « avec la paume et l'avant-bras (25) ». Les signes transmettaient un message intéressant : un changement crucial a commencé dans l'attitude de ce Troglodyte, une sorte de retour préliminaire à un état de mortel. Le tribun pensait lui enseigner quelque chose en espérant que son entendement serait « supérieur à celui d'êtres irrationnels (26) ». Cette misérable créature semblait réunir les deux contraires, la mort et la survie, reflétant ainsi les conséquences de l'immortalité qui augmentaient au fur et à mesure que l'hégémonie de son impact simultanée s'imposait. Sa présence témoignait, peut-être, de l'activité humaine exercée depuis longtemps à cet endroit symbolique. Attiré par « l'humilité et la misère (26) » du Troglodyte, le tribun l'a nommé Argos, en référence au « vieux chien moribond de l'Odyssée (26) », pour faciliter la communication avec lui. Ce chien symbolisant la fidélité extrême à son maître Ulysse « est un modèle pour la notion fondamentale de co-empêchement, qui concerne les humains entre eux, mais aussi les rapports entre les hommes et les animaux » comme indiquait Costantini (2011).

Argos, le Troglodyte, a été déshumanisé et immobilisé et « ne paraissait pas entendre les sons (26) » que le tribun tentait de lui inculquer, ce qui affirmait son état d'absence intellectuel. Il était l'ombre d'une personne qui existait un jour avec toutes ses particularités. Sa surdité forcée le coupait de son environnement. En effet, les Immortels dont le monde est un système de précises compensations sont devenus insensibles à tout échange, c'est pourquoi le tribun a échoué dans sa tentative de l'aider à apprendre malgré tous les efforts qu'il avait déployés en utilisant « les ruses, la rigueur et l'obstination (26) ». Le visage du Troglodyte semblait presque dépourvu de tout sentiment de présence, même s'il était proche physiquement, « il semblait [psychiquement] extrêmement loin (26) ». Cela signifie qu'il n'était plus soi-même car l'immortalité a anéanti sa faculté de mémorisation et l'a fait plonger dans l'indifférence et l'insensibilité.

Accablé par le brasier d'un long jour, le Troglodyte, s'étendait sur le sable et « laissait tourner sur lui les cieux depuis le crépuscule de l'aube jusqu'à celui du soir (26) », c'était comme s'il invitait les cieux mouchetés d'innombrables variétés à le délivrer de son bizarrerie. L'attitude d'Argos avec son « va-et-vient continu et vertigineux d'impressions d'une extrême brièveté

(27) » prouvait son abandon de tout effort pour vivre. Le tribun s'interrogeait sur ce « monde sans mémoire, sans durée (27)» où «mouraient les jours et, avec les jours, les années (27) ».

Pour comprendre l'attitude de Marcus, il serait bénéfique de voir la définition de la mémoire humaine : selon le dictionnaire Larousse c'est une « activité biologique et psychique qui permet d'emmagasiner, de conserver et de restituer des informations ». Elle est liée aux faits passés, donc aux évènements indexés par le temps passé. Grâce à cette mémoire, l'homme pourrait faire des comparaisons avec le présent avec une possibilité d'anticiper le futur^v. En effet, la mémoire n'est pas liée seulement à l'homme mais aussi à tout phénomène naturel qui dispose de sa propre mémoire, une sorte de quantités d'informations enregistrées dans le temps passé, et son évolution future pourrait être prédictible si l'homme maîtrisait la technique scientifique adéquate. Cette dépendance entre la mémoire et le temps rend à chaque période temporelle sa spécificité et sa valeur. Sans mémoire, il n'y a plus d'histoire de l'humanité car « la vie humaine est marquée par le temps et l'histoire» comme le déclarent Prigone & Stengers (1988, p. 174). En effet, l'histoire n'est autre que la mémoire à toutes échelles : individu, groupe, nation et monde. Même dans le premier voyage de Sindbad (781-835, p.7), le marin évoque l'importance du temps en disant « Je pensai, de plus que je consumais malheureusement dans une vie déréglée le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse ». Ainsi, l'absence de la mémoire est au cœur de l'existence dramatique des Troglodytes qui étaient soumis à un monde ignorant l'écoulement du temps et sa valeur précieuse. L'oubli négatif dans lequel ils vivaient les paralysait. Ainsi, leur monde vide de temps et de mémoire débouche sur une vie stagnante et néfaste comme l'eau dormante. Leur éternité semblait neutralisée, vidée et effacée dans cet état irrationnel, insensé et léthargique dans lequel ils étaient submergés. En effet, « l'oubli, autant que la mémoire, est ce qui fait de nous des êtres humains » (Bohler, 2004, p. 324). L'oubli chez un homme indique une sorte d'effacement de certains actes commis dans le passé, ou prévus pour le futur. C'est une sorte d'abolition du temps, une tendance à affirmer l'immortalité et c'est ce que déclare Borges selon Bohler (2004, p. 327) : « Les Troglodytes sont des Immortels. Leur immortalité, conçue comme une interminable vieillesse, est privée de tout ce qui fait l'humanité : la joie et la tristesse, la faim et désir, la mémoire. Condamnés à la vie sans rémission, ils vivent, insensibles, dans un enfer ». Leur existence est en opposition avec la nature elle-même qui contredit parfaitement leur attitude parce qu'elle enseigne à chaque instant qu'aucune existence matérielle ou vivante ne peut échapper à la notion du temps. En effet, selon la conception de l'espace-temps en physique « le cours du temps rendrait l'espace évolutif et fabriquerait en permanence du 'maintenant' » comme affirme Ancori (2019, p.218).

Le tribun s'interrogeait sur « un langage qui ignorerait les substantifs (27) » espérant un retour naturel d'une pluie lente pour donner à la vie le goût de changement. Il fallait une intervention de la nature où la froideur des nuits du désert pouvait se transformer en un brasier en produisant quelque variation dans l'uniformité. C'était une nuit qui amenait la fraîcheur douce et la pluie. Le tribun courait «nu, la recevoir (27) » pour se laver le corps et l'esprit des traces physiques et morales provoquées par la Cité des Immortels. Pour lui, il était clair que « les Troglodytes étaient les Immortels (28) ». Ils représentaient « le fleuve secret qui purifie les hommes de la mort (16) ». Leur tempérament insensible au travail, au plaisir, à l'espoir, à un demain meilleur, n'était qu'un reflet de l'impact d'une vie accablée d'ennui, conséquence directe d'une immortalité paralysante : «Les Immortels étaient capables d'une quiétude parfaite (31) ». Pour l'un d'eux, «un oiseau avait fait son nid sur sa poitrine (31) ». Aussi le tribun était devenu lui-même immortel en affirmant « Je suis Dieu, je suis héros, je suis philosophe, je suis démon et je suis monde, ce qui est une manière fatigante de dire que je ne suis pas » comme souligne Durand (1932).

Le Troglodyte cherchait une chose fondamentale qu'il l'avait perdue depuis qu'il n'y avait plus de sens au temps: la nuit et le jour se confondaient et ne se distinguaient plus car l'horloge s'était effacée. Le monde du Troglodyte était devenu confus car il mettait sur un pied d'égalité toutes les formes de la vie : la faim et la satiété, le sommeil et le réveil, l'hilarité et le pleur. Les opposés étaient devenus identiques. Même leurs vêtements avaient la même couleur effacée et brouillée. La différenciation individuelle n'avait plus aucun sens. L'habillement était égal à la nudité. La particularité de toute chose était supprimée car toutes les articulations de la vie avaient une seule identité. Aucun signe de distinction n'existait entre un individu heureux et un autre en deuil, entre celui qui voulait et celui qui ne voulait pas, entre celui qui pensait et celui qui ne pensait pas, entre le passé, le présent et l'avenir. C'était le monde de la perte de repères, la perte de la valeur du temps qui, à son tour, s'était perdu dans le "non-temps".

La Cité des Immortels informe significativement sur le comportement de ses "citoyens" : effacement de leur caractéristique humaine. Elle avait été édifée sur les mêmes décombres d'une autre cité détruite, « il y avait neuf siècles (28) » par les Troglodytes eux-mêmes. C'était Homère lui-même qui avait ordonné sa destruction après y avoir vécu un siècle puis il avait préconisé la nouvelle édification "morte". Cette cité est une copie déformée d'une autre cité originelle enterrée dans le passé, une sorte de « parodie ou d'envers (28) ». La profonde différence qui les sépare est semblable à celle qui éloigne le cosmos du chaos ou le rationnel de l'irrationnel. En effet, sa reconstruction est une image « des dieux irrationnels qui gouvernent le monde, [...] et qui ne ressemblent pas à l'homme (28) ». C'est une cité qui symbolise la mort plus

que la vie : ses galeries étaient inhabitées car les Troglodytes «l'oublièrent et allèrent se terrer dans les crevasses (29) ».

Pour Borges, devenir Immortel engendre une banalité dans tous les aspects de la vie humaine qui devient insensée. Même la notion du temps fini sera éliminée au profit du temps infini, ce qui fait qu'à « tout instant, nous sommes au centre du temps » comme disait Borges dans une conférence (Bohler, 2004, p. 328). Tout individu s'efface volontairement ou involontairement en perdant sa propre identité : « Personne n'est quelqu'un, un seul homme immortel est tous les hommes (30) ». Les notions se confondent, l'oubli comme la mémoire, la joie comme la tristesse, le pire comme le meilleur, la stupidité comme l'intelligence, le pauvre comme l'opulent, le positif comme le négatif. L'action n'aurait plus de sens dans cette vie temporellement conçue comme infinie où « toute chose arrive à tout homme (30) ». Autrement dit, devenir immortel, c'est vivre éternellement dans un labyrinthe.

2. Mortalité : incitation à la créativité humaine

Argos, le Troglodyte, le porte-parole de la Cité des Immortels, gémissait en fixant ses yeux sur le firmament. Ce regard brûlant de passion envers le ciel n'est qu'un retour d'une interaction avec un environnement extérieur à son niche, une déclaration nette d'une intention de se débarrasser de la vie labyrinthique où les ténèbres s'imposent en confondant le jour et la nuit. Ce qui signifie qu'Argos ne peut recouvrer son état initial que dans le monde sensible et il suffit d'une perception physique extraordinaire pour le lui restituer. Il recevait avec enthousiasme la première pluie ressentie. Aussi toute la tribu « s'offrait à l'averse vivifiante avec une sorte d'extase (27) ». Les larmes qui coulaient sur son visage étaient des signes d'un retour à la vie réelle et singulière avec ses véritables sensations d'un mortel. L'attitude d'Argos causait l'étonnement du tribun qui exprimait sa joie devant ce spectacle de libération de l'emprise du labyrinthe de la vie éternelle et inhumaine. Les cris du tribun « Argos, crier-je, Argos (27) », étaient une réaction vis-à-vis de l'éveil réapparu chez Argos qui a récupéré une part de sa mémoire « perdue et oubliée depuis longtemps (28) ». Pour exprimer nettement son éveil, le Troglodyte bégayait : « Argos chien d'Ulysse (28) » en continuant « ce chien couché sur le fumier (28) ». Il s'est rappelé sa vie antérieure comme s'il avait retrouvé une partie de sa propre identité après cet emprisonnement dans l'infinitude. Retrouvant la capacité de la parole en recouvrant la mémoire, il récupère son humanité perdue dans les méandres de l'uniformité de l'éternité. Il devient source du savoir en retrouvant sa singularité et son individualité. La réalité resurgissait et poussait le tribun à s'informer à travers Argos de l'Odyssée malgré la difficulté dans l'usage du grec : « Très peu, dit-il, moins que le dernier rhapsode. Il y a déjà mille cent ans que je l'ai inventée (28) ».

Avec cette réponse, il semble bien qu'Agros n'est qu'Homère lui-même qui racontait, avec toute innocence, son dernier voyage pour rencontrer des hommes qui ignorent la mer et « qui ne mangent pas de viande assaisonnée (29) », comme pour inciter les esprits à sauvegarder leur nature humaine en entremêlant les aspects physiques et moraux, afin de générer une harmonie avec le monde.

Borges voit que « la mort rend les hommes précieux et pathétiques (32) ». La possibilité de mourir à chaque instant les pousse à optimiser la valeur des instants car « chaque acte qu'ils accomplissent peut être le dernier (32) ». Dans la vie humaine, il est impossible de faire un retour en arrière, de récupérer des moments passés pour les vivre autrement : « Tout a la valeur de l'irréversible et de l'aléatoire (32) ». Personne n'est capable de décrire l'image de demain car elle n'est jamais déterministe mais un résultat de l'aléatoire lui-même. Certainement les vécus dans le temps passé laissent leur trace au présent et peuvent d'une manière ou d'une autre, déterminer une part des comportements futurs. C'est tout à fait le contraire dans l'immortalité : les actes présents ne sont que les échos des actes accomplis dans le passé et prévoient avec précision ceux qui seront réalisables dans le futur et cette chaîne persiste à l'infini. Dans ce sens, l'homme va connaître tous les actes possibles de tout homme suivant un processus aléatoire de taille infinie selon les mathématiciens. C'est conformément à cette perspective que Borges conçoit l'immortalité: « Chaque acte est l'écho de ceux qui l'anticipèrent dans le passé ou le fidèle présage de ceux, dans l'avenir, le répéteront jusqu'au vertige (32) ».

D'après la théorie du hasard, l'infini informe parfois sur l'équilibre: tirer au hasard avec remise un nombre de 1 à 10, et pour chaque tirage, la parité (pair ou impair) est notée. Après un grand nombre de tirages, les réalisations des pairs et impairs tendent à être équilibrées, c'est-à-dire, il y aurait 50 % des tirages pairs et 50 % des tirages impairs, donc une égalité. Est-ce possible d'appliquer cette théorie sur les actions du bien et du mal pour un individu ? La question est vite répondue : c'est « non » car une action humaine n'est pas un résultat du hasard mais d'un acte conscient et prédéterminée. Borges conclut que l'astuce et la bêtise «s'annulent » (30) pendant un temps infini. En effet, leur équilibre signifie qu'ils résultent du hasard, et ce qui n'est pas vrai. Par contre, si quelqu'un faisait le mal pour que le bien provienne dans le futur ou parce qu'il était présent dans le passé, alors, « à cette lumière, tous nos actes sont justes, mais ils sont indifférents (30) ».

Pendant un âge, les actes d'un homme constituent un processus aléatoire X, et ses actes dans un autre âge (passé ou futur) forment un processus aléatoire Y. Dans l'immortalité, Y se déduit de X, et connaître X permet une connaissance de Y avec certitude, c'est-à-dire, il y a une dépendance maximale entre X et Y, et « la notion de dépendance est

symétrique, le temps peut ne jouer aucun rôle dans le lien entre événements » comme indique Dacunha-Castelle (1996, p. 25) dans son ouvrage (Chemins de l'aléatoire), un ouvrage fort intéressant qui pave les chemins du hasard dans la pensée contemporaine. Au sein de cette infinité de relais entre X et Y, une sorte de déterminisme s'impose car des répétitions se créent dans le temps en rendant les actes prédictibles : « Rien ne peut arriver une seule fois, rien n'est précieusement précaire (32) ». Borges distingue deux notions qui s'opposent : immortalité basée sur la certitude et la prévisibilité et mortalité fondée sur l'incertitude et l'imprévisibilité. La première génère une vie statique et l'autre une vie dynamique.

L'aspect fini de la vie la rend estimable et par conséquent chacun s'efforce de maximiser son bonheur car le temps de la vie est limité. Pour les humains, la vie est très précieuse car la probabilité de décès augmente avec l'âge, c'est-à-dire avec le temps. Selon Peltier (2013) « La probabilité de décéder augmente, de façon importante, au début de l'adolescence. À partir de la vingtaine, elle est moins prononcée. À partir de quarante ans, la mortalité augmente régulièrement ». Donc la mort est certaine, mais il est impossible de repérer parfaitement son instant précis, autrement dit, l'instant exact de la mort est toujours inconnu. Dans ce contexte, Yankelevich (1998) excelle dans sa réflexion : « En outre si le Nord que la boussole indique perpétuellement n'est autre chose que la mort, la parodie est l'effort pour se dérouter de la chanson connue, un trompe-la-mort qui veut encore et toujours écrire, prolonger, si l'on peut, indéfiniment le moment de retomber dans la direction de ce qui nous attend de toute éternité ».

Expérimentant l'immortalité et ses conséquences néfastes sur l'être humain, Marcus change l'objet de sa quête en faisant de la mortalité son nouvel objectif à atteindre. Ainsi, en parcourant « de nouveaux royaumes, de nouveaux empires (33) », le tribun cherchait le fleuve de mortalité qui, selon la pensée de Borges, devrait exister inévitablement comme alternative à l'existence de celui de l'immortalité. A cet égard Bohler, (2004, p. 327) écrit : « Devenu lui-même immortel, pour avoir bu dans un ruisseau boueux, Rufus traverse les existences et les époques. Il erre sur la terre à la recherche du fleuve qui donnera la mortalité ». Ce voyage à rebours en remontant le temps de l'humanité vise à revigorer l'unité de l'existence de l'homme tributaire d'une lourde mémoire à gérer. En effet, la nouvelle a été submergée par un foisonnement de références géographiques et temporelles auxquelles il serait intéressant de jeter un coup d'œil car il est certain que Borges ne les a pas choisies au hasard. En effet, certains lieux et dates évoquent avec précision des événements historiques comme le montrent les notes en fin de l'article : il était un combattant à la bataille du pont de Stamford, et au Bulaq^{vi}, un transcritteur des sept voyages de Sindbad et l'histoire de la Cité de Bronze^{vii}, un joueur aux échecs à Samarcande^{viii}, un professeur d'astrologie à Bikanir^{ix}

et en Bohême^x. En 1638^{xi} il arrive à Kolozsvar^{xii}, à Leipzig^{xiii}, puis en 1714, il souscrivit à Aberdeen^{xiv}, aux six volumes de L'Iliade de Pope^{xv}, il discute avec le professeur de rhétorique Giambattista^{xvi} (1668-1744), et enfin le vaisseau Patna l'a emmené jusqu'à la mer rouge, au port d'Érythrée. La mention de la Cité de Bronze revêt une importance particulière car un croisement important avec la Cité des Immortels est constaté comme le confirme la note (vii) due au texte traduit de l'arabe. D'ailleurs, Borges lui-même considère (les Mille et Une Nuits) comme l'un des sommets du merveilleux (Durand, 1932, p. 13). A cette litanie historique répond un désir profond d'une vie unique et non cyclique ou interminable.

Enfin Marcus revient à son point de départ où «il y avait un ruisseau d'eau claire (34) » en y buvant il redevient mortel et répète « de nouveau je suis pareil aux autres hommes (34) ». Ainsi, le cheminement de Marcus semble orienté vers la vie réelle conditionnée et favorisée par la finitude elle-même, la mort.

Conclusion

Borges présente l'idée de l'immortalité comme un besoin paradoxal à la fois vital et inhérent à l'inconscient de l'homme. Le but est d'exprimer la soif humaine d'annuler la mort pour perdurer dans le temps. Et loin d'imposer aucune opinion, l'écrivain évoque les notions variées de cette question selon plusieurs cultes. En effet, selon Briand (2002, p.251), il serait « difficile d'imposer quelque chose à quelqu'un qui s'y refuse » et peut-être, on peut écouter des avertissements « quand ils n'excitaient pas le dédain et le sourire de l'incrédulité » comme indique Hippolyte (1855). L'aventure de Marcus dans «L'Immortel» serait la mise à l'épreuve de cette notion immémoriale. Ce personnage symbolique s'avère une source inépuisable d'identités. Effectivement, après une inspection approfondie de la globalité de cette nouvelle, il paraît clairement que malgré la diversité des noms, les personnages cités ne sont que « des relais d'une chaîne infinie d'existences et d'actions qui annule la mémoire comme l'identité (Bohler, 2004, p. 328). En effet, «Homère, Ulysse, Argos, Joseph Cartaphilus^{xvii}, Marcus Flaminus Rufus, un soldat de l'armée du roi Harold^{xviii}, le roi Harald Hardrada^{xix}, un scribe musulman, Sindbad^{xx}, Borges, Personne, tout le monde » sont les figures d'un seul mortel (Barzman, Castelain, & Wauters, 2014, p.25). À la fin, il ne reste que des mots qui désignaient autant des personnes, tantôt confondues et tantôt distinctes selon le concept du temps, de la vie et de la mort : « Quand s'approche la fin, il ne reste plus d'images du souvenir ; il ne reste plus que des mots. Il n'est pas étrange que le temps ait confondu ceux qui une fois me désignèrent avec ceux qui furent symboles du sort de l'homme qui m'accompagna tant des siècles (36) ». Ce sont des mots « déplacés et mutilés, mots empruntés à d'autres, telle fut la pauvre aumône que lui

laissèrent les heures et les siècles » comme indiquait le post-scriptum traduit par Roger Caillois (1950).

Selon Borges, l'immortalité fait effacer la vie rationnelle en privant l'homme de sa propre individualité et surtout de sa mémoire, considérée comme l'essence de son existence, sans laquelle l'homme perdrait toute faculté de raisonnement et serait incapable de faire des liens entre les différents objets et les divers phénomènes qui l'entourent. Effectivement, la durée de vie d'un homme est gouvernée par l'aléatoire, donc elle n'est pas déterministe sinon elle cheminerait dans un itinéraire linéaire "sans rugosité", "sans frottement". Malgré la limite biologique de cette durée, l'homme se comporte comme s'il était immortel. Investir dans l'au-delà, n'est qu'une façon d'assouvir ses aspirations interrompues par la vie terrestre. Le temps infini n'est jamais une somme illimitée des finis mais il peut être une somme infinie même des quantités infiniment petites. L'être humain ne s'aperçoit pas de l'écoulement des années de sa vie c'est pourquoi il est plus intéressant de penser à l'échelle des secondes au lieu de celle des années et des siècles. Comme « les minutes s'écoulaient, mais les heures passaient vite » selon l'écrivain français Mac Orlan(1931), le passage des années sera plus rapide comparé à la lenteur des heures, des secondes, et petit à petit, il y aura de la peine à se souvenir du temps passé. En effet, une minute alourdie d'angoisse et de fatigue psychologique semble très prolongée. En suivant ce critère, et par référence à Klein (1995, p. 18) « il n'y a vraisemblablement pas deux personnes qui, dans un temps donné, comptent un nombre égal d'instant ». Donc c'est la qualité de vie d'une personne qui donne sens au temps. Pour cela, une vie avec sécheresse morale et intellectuelle passe sans trace, et devient exclusivement « troglodytique » selon le sens de Borges. En effet, une très grande différence sépare le fait d'exploiter, de façon ultime, son temps limité par la création, et le fait de se considérer comme immortel en se figeant physiquement et psychologiquement sans tenir compte du temps écoulé. L'homme vit au sein d'une triade réelle : passé, présent et futur. Perdre la mémoire, c'est perdre toutes ses expériences vécues dans le temps écoulé, et aucun intérêt, propre ou collectif, à continuer une existence sans mémoire qui débouche sur une vie plongée dans une perturbation continue. Tout se transforme avec le temps, et l'avenir ne devient qu'une projection du passé, avec une marge d'erreur certainement.

Il est certain que la plupart des dates et des lieux dans cette nouvelle n'ont pas été choisis au hasard, mais ils ont été cités avec précision parce qu'ils étaient associés aux événements et aux faits qui ont marqué l'histoire des hommes. Donc le chronotope de Borges a été mentionné soigneusement pour transmettre aux générations futures un message selon lequel l'humanité est une entité de croisement des mémoires particulières qui donnent naissance à une mémoire collective et universelle.

Enfin, un dualisme subsiste au niveau de la mortalité et de l'immortalité du fait que l'homme meurt dans l'immortalité et il vit dans la mortalité. Ceci rejoint peut-être Dastur (2007) dans sa pensée qui voit la mortalité du pensant et l'immortalité du pensé.

References :

1. Ancori, B. (2019). *Le ménage du temps, Great Britain*. P. 218 (éd. 1). ISTE Editions Ltd.
2. Barzman, J., Castelain, J.-P., & Wauters, É. (2014). *L'escale portuaire entre mythes et réalités, de l'Antiquité XXIe siècle*. Presses Universitaires de Rouen et du Havre. Récupéré sur www.purh.unic-rouen.fr
3. Belhareth, D. (2018). *Langage et histoire chez Giambattista Vico*. (C. & Savoirs, Éd.) Saint-Denis, France.
4. Bell, D. (1989). Jorge Luis Borges: Jeux avec le temps et avec l'infini. *Érudit/ Revues/ Nuit blanche, magazine littéraire/ Visions sud-américaines*(Numéro 38, décembre 1989, janvier-février 1990), 34-41. Récupéré sur <https://id.erudit.org/iderudit/19736ac>
5. Béra, M.-P. D. (2011). Le juif errant, de l'errance à l'exil. *Hommes et migrations*, 107-118. doi:10.4000/hommesmigrations.517
6. Bohler, D. (2004). *Le Temps de la mémoire : le flux, la rupture, l'empreinte* (éd. 72). EIDOLON : Cahiers du Laboratoire Pluridisciplinaire de Recherches sur l'Imaginaire appliquées à la Littérature (L.A.P.R.I.L), Presses Universitaires de Bordeaux.
7. Borges, J. L. (1942). *Fictions*. Paris: Folio: (Édition Française, 1974).
8. Borges, J. L. (1953). *L'ALEPH; Traduit de l'espagnol par Roger Gaillois et René L.-F. Durand* (1967). Paris: Gallimard.
9. Borges, J.-L. (1936(1971)). *Historia de la eternidad (Histoire de l'éternité), essai "El tiempo circular" (Le temps circulaire)*. trad. de l'espagnol par Roger Caillois et Laure Guille, Paris, U.G.E. Paris: UGE.
10. Briand, C. (2002). *On cause comm'ça icitt!* Cheminements .
11. Chauvin, V. (1899). Homère et les Mille et Une Nuits, in: Le Musée belge. *Revue de philologie classique*(1), 6-9.
12. Costantini, M. (2011). Argos, le fameux chien de l'odyssée, qui attendait son maître. *Littérature*, 3,163, 107-118. doi:10.4000/hommesmigrations.517
13. Dacunha-Castelle, D. (1996, p.25). *chemins de de l'aléatoire: Le hasard et le risque dans la société moderne*. paris: Flammarion.
14. Dastur, F. (2007). *mortalité du pensant et de l'immortalité du pensé*. Presses Universitaires de France.

15. Daveti, J.-F. (2001). Borges et le temps qui passe. *Variaciones Borges*, 137-191.
16. Desanges, J. (1998). Gétules. *Encyclopédie berbère. document G34*, 3063-3065. Récupéré sur URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1910>
17. Durand, A. (1932). présente Jorge Luis Borges –Argentine, (1899-1986), *Comptoir littéraire*. doi:www.comptoirtlitteraire.com
18. Giambattista, V. (1668-1744). *les Principes d'une science nouvelle relative à la nature des nations. Traduction de la version 1744, par Alain Pons (2001)*. (Fayard, Éd.) Paris.
19. Guenzi, C. (2013). Faculté de prévoir. L'astrologie dans les universités indiennes. *Extrême-Orient Extrême-Occident*(35), 141-170. doi: 10.4000/extremeorient.284
20. Hawking, S. (1989). *Une breve histoire du temps: Du big bang aux trous noirs*. Paris: Flammarion.
21. Hippolyte, J. (1855). De la sanctification du dimanche. *L'ami de la religion, Journal et Revue Ecclésiastique, Politique et Littéraire*(170), 281-284.
22. Khawam, R. (2001). *Les aventures de Sindbad le Marin : texte intégral*. Paris: Phébus.
23. Klein, É. (1995, p. 18). *Le TEMPS*. Paris: Flammarion.
24. Loichot, V. I. (1996). *Le Temps Dans Les Oeuvres De Jorge Luis Borges, Edouard Glissant Et Saint-John Perse. " " LSU Historical Dissertations and Theses*. doi:https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_disstheses/6201
25. Mac Orlan, P. (1931). *La Bandera* . Paris: Gallimard.
26. Martin, H. (1860). *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789* (éd. 4, Vol. 3). Paris: FURNE, Libraire-Editeur.
27. Orizet, J. (1999). JORGE LUIS BORGES Le fleuve, le tigre et le feu. *REVUE DES DEUX MONDES* , 150-154.
28. Peltier, F. (2013). Regards sur la mortalité. *STATEC*(19), 1-4.
29. Prigone, I., & Stengers, I. (1988). *Entre le temps et l'éternité*. Paris: Fayard.
30. Sibony, D. (2008). "Pourquoi écrire?" . *Nouvelles Études Francophones*, 22(2), 18-22.
31. Sindbad, L. M. (781-835). *Les sept voyages de Sindbad le marin, traduit par Antoine Galla (2001), Arbre d'Or, Genève. Le texte complet en arabe de la Cité de Bronze est disponible en (Les Mille et Une Nuits), tome 3, page 165-176, Edition 2, Dar Nazir Abdu, Beyrouth*.
32. Turdeanu, É. (1985). *Étude de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs des principautés roumaines*. (E.J.BRILL, Éd.) Leiden, The Netherlands.

33. Yankelevich, H. (1998). La boussole de la mort. L'écriture et le crime.
Variaciones Borges,(5), 92-98.

ⁱ Ancienne région de l'Afrique du Nord où s'installèrent les Gétules. Pour plus d'information sur les Gétules, voir (Desanges, 1998).

ⁱⁱ Les Zélie étaient parmi les alliés de Troie.

ⁱⁱⁱ Selon Bohler (2004, p. 315), « un Démococ (un personnage de l'Odyssée d'Homère) de fiction (petit, bedonnant, aimant le bon vin et les gentilles servantes), apprend au petit "Homère" à composer des vers justes aux *tâtîtîtâ* et aux *tâtâ* (la longue suivie de deux brèves, ou les deux longues de substitution qu'on trouve dans les hexamètres dactyliques " le mètre de l'épopée", une forme de mètre ou schéma rythmique dans la poésie (un vers qui a six pieds ou six syllabes) : Tu peux faire des vers avec des *tâtîtîtâ*, des *tâtîtîti*, et toutes sortes de choses de ce genre, jamais avec des *tâtîtâ*. Il faut que les *ti* marchent en deux. C'est pourquoi, dans un poème, tu peux dire : " Au regard de génisse ", *tîtîtâtîtîtâ*, mais pas : " Au regard de vache", parce que cela ferait *tîtîtâ ti tâ*. Et que c'est abominable ».

^{iv} Le catalogue des vaisseaux, dressé par Homère (d'après une très vieille liste des États), nous donne un tableau géographique des royaumes achéens aux environs de la guerre de Troie (XIII^e siècle) :

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/catalogue-des-vaisseaux/>

^v Historiquement, dans l'antiquité, Cyrus, un roi perse, était capable d'appeler par leur nom tous les soldats de son armée. Mithridate, un roi romain de vingt-deux peuples, était capable d'haranguer chacun d'eux dans sa langue, sans interprète (Bohler, 2004, p. 323).

^{vi} Būlāq (Bulak), district du Nord-Ouest du Caire, Égypte, situé sur le Nil.

^{vii} La muraille très élevée est comme un plateau de fer, les entrées sont inconnues, l'accès difficile ou quasi-impossible. D'un sommet d'une montagne en face, les yeux n'ont pas vu plus grand qu'elle en dénotant une grande délicatesse de sentiment, l'observateur peut voir des hauts palais, des dômes brillants, ses portes sont communes, inhabitée [...], des tableaux accrochés sur ses murs extérieurs affichent des prêches de sagesse [...] Sur l'un est écrit : « Est-ce qu'il t'a été révélé que tu es Immortel ? » [...] Pour escalader, ils ont fabriqué une échelle en fer et ils l'ont posée contre la muraille. En montant l'échelle, douze personnes sont mortes en tombant du haut de l'échelle à l'autre côté de la muraille [...] Enfin un homme sage montait l'escalier, et en marchant sur la muraille, il arrivait devant des tours en bronze ayant chacun une porte en or. Avec une certaine maniabilité, il réussit à ouvrir une porte, en entrant dans une longue galerie, il voyait des morts assis sur des bancs [...] L'or et l'argent parsemaient partout, mais tous les gens sont morts, [...] c'était la Cité des Mortalités ! Ils sont sortis de la cité après avoir chargé leurs chameaux de tous ces trésors. [...] En arrivant à une montagne face à la mer, ils voyaient des gens noirs qui habitent dans des grottes, leur parole est incompréhensible [...].

^{viii} Une ville dans la république d'Ouzbékistan, proclamée en 2001 comme un patrimoine mondial par l'UNESCO. <https://whc.unesco.org/fr/etatsparties/uz>

^{ix} En Inde, l'astrologie est une discipline enseignée aujourd'hui dans plusieurs universités indiennes (Guenzi, 2013). Bikanir, comme, Bénarès, ville sacrée de l'Inde, constitue un centre d'attraction majeur pour l'apprentissage de l'astrologie. Beaucoup d'astrologues prennent l'astrologie comme métier, et ils sont consultés par des clients venant de toutes les régions.

^x La Bohême est une région historique d'Europe centrale. C'est sous le règne de Charles IV, roi de Bohême (26 août 1346 – 29 novembre 1378) et empereur des Romains, le royaume a connu une grande prospérité. La Bohême forme avec la Moravie la République tchèque, un État indépendant.

^{xi} Il est intéressant de s'arrêter un peu sur cette date. La consultation de l'ouvrage de (Turdeanu, 1985, pp. 321-322) montre une personnalité intéressante nommée Udriste Nasturel, poète et homme d'état, une figure de proue de la culture roumaine. Dans la principauté de son beau-frère, il accomplit des missions diplomatiques auprès du roi de Pologne en 1638. Partout où il allait, il s'intéressait énormément à la vie culturelle en collectionnant des livres et sa bibliothèque réputée le confirme.

^{xii} Kolozsvár, une ville de la Roumanie (communément appelée Cluj).

^{xiii} C'est une ville allemande, son histoire de moyen âge révèle qu'en 1639, un quart de sa population fut péri à cause d'une épidémie de peste. Elle est le pays de naissance de Leibniz, philosophe, mathématicien, et bibliothécaire.

^{xiv} Une ville de la Grande-Bretagne, d'une histoire enracinée dans le passé lointain.

^{xv} C'est Alexandre Pope (1688-1744), l'un de plus grands poètes anglais du XVIII^e siècle, connu pour ses poèmes satiriques et sa traduction d'Homère.

^{xvi} Le professeur de rhétorique napolitain (Giambattista, 1668-1744), philosophe et rhéteur italien. Selon Belhareth (2018) « il a fourni toute son énergie dans l'enseignement de la rhétorique dans sa chaire [...] la mélancolie de Vico est sublimée en une volonté de libération du commun de l'asservissement organique de la vision instrumentale. Il a synthétisé les résultats de ses travaux critiques dans la Science nouvelle dont le titre est : "les *Principes d'une science nouvelle relative à la nature des nations*". Traduit par Alain Pons (2001), Fayard, Paris.

^{xvii} Dans la légende Chrétienne, c'était un soldat Romain qui amenait Le Christ à la croix. Jésus lui a dit : "tu tarderas jusqu'à ce que je revienne !". Ce Juif errant est un personnage légendaire, il est toujours vivant car il a perdu la mort : il symbolise l'errance permanente dans le monde entier. Pour plus d'informations, voir (Béra, 2011).

^{xviii} Par référence au Martin (1860, pp. 102,103) : Harold, fils du comte Godwin de Wessex, était le dernier roi anglo-saxon d'Angleterre (du 6 janvier au 14 octobre 1066) qui a succédé le roi Edward. Mais Guillaume, duc des Normands, ne l'a pas laissé vivre en paix sur son trône. Devant la cour de Rome, il présenta une accusation de sacrilège contre lui en s'appuyant sur sa parenté avec le roi Edward. Guillaume annonça qu'il prendrait "son droit" avec le fer. Le 28 septembre 1066, l'armée franco-normande descendit sur le sol d'Angleterre, proche de Hastings. A ce moment, Tostig, un des frères du roi Harold, avait gouverné Northumberland et il a été chassé par ses habitants à cause de sa tyrannie en choisissant son refuge auprès du roi de Norvège Harald Hardrada. Une grande bataille avait eu lieu entre l'armée du roi Harold et l'armée de Harald, au pont de Stamford, près de d'York. Harald et Tostig ont été tués et leur armée avait été taillée en pièces. Trois jours plus tard, les Franco-Normands débarquèrent sur le sol d'Angleterre montrant une bonne discipline. Harold n'a pas accordé aucune attention aux conseils, adressés à lui, qui consistent à dévaster le pays pour affamer les étrangers en répondant « je ne détruirai pas le pays que j'ai à garder (118) ». Le 14 octobre 1066, les deux armées s'affrontent à la bataille d'Hastings, près du village de Battle, et après une horrible lutte, Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard. C'était la victoire des Normands, et Guillaume-le-Bâtard devenait le roi d'Angleterre par l'épée des hommes de France.

^{xix} Le roi de Norvège de 1046 à sa mort, le 25 septembre 1066 lors de la bataille du pont de Stamford

^{xx} Sindbad le marin qui, selon Khawam (2001), a vécu pendant la période (781-835), est l'auteur de la fable (Les Mille et Une Nuits). Il semble que quelques épisodes de ses sept voyages trouvent leurs racines dans l'Odyssée (Chauvin, 1899).